



Hervé Buschard

**Sidonie,
ou la liberté**

Hervé Buschard

Sidonie, ou la liberté

© Hervé Buschard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3549-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Voulez-vous vivre heureux, vivez toujours sans maître.
Voltaire.*

Toute ressemblance avec des personnages réels ayant existé serait purement fortuite et accidentelle mais bienvenue.

L'auteur.

Héritage

Au matin du 9 septembre 1740 nous apercevons enfin les côtes de la Martinique. Le marquis de Boulainvillier, commandant du Bourbon, me fait savoir que le soir même nous mouillerons à Fort-Royal.

La traversée m'aura été pénible, même si aux dires des marins du bord, elle a été plutôt calme. Hélas, les hommes de ma condition sont peu habitués à prendre la mer. En vue de ce long voyage vers les colonies Françaises, j'étais parti de Dieppe à bord d'une goélette, espérant naïvement que mes sens y trouveraient l'accoutumance nécessaire pour un séjour que j'imaginais encore plus difficile sur un navire qui m'emmènerait vers des terres inconnues où m'appelait mon devoir. *Difficile* étant un mot bien faible au regard de l'état dans lequel je me trouvais ce matin du 9 septembre.

Je suis parti le 8 juillet. Et me voilà, exactement deux mois plus tard, fantôme de celui que j'étais au moment de mon départ. C'est je crois à la dévotion sans faille des hommes d'équipage et du médecin de bord que je dois d'être encore de ce monde. Même s'ils s'en défendent en riant. Je sais moi, les tourments que j'ai subis, ballotté par des flots que j'ai voulu voir déchaînés et indifférents à ma souffrance. Affaibli, amaigri, mais encore en vie, je remercie le ciel et ces hommes robustes qui tout au long du voyage me firent part de traversées bien plus terribles et meurtrières, dans les rares moments où j'avais encore ma lucidité.

Je suis moi, François-Jérôme Tilleul de la Fosse, un homme de la terre. J'ai vu le jour à Rouen, le 17 février de l'an de grâce 1720. Ma mère s'appelait Eugénie du Tilleul, du nom de son village et mon père Édouard de la Fosse, arrière-petit-fils du célèbre peintre Charles de la Fosse. Lors de leur union en 1715, mes parents choisirent de prendre le patronyme de Tilleul de la Fosse, ce qui leur fut

rendu possible grâce à quelques accointances qu'ils avaient à la cour, étant eux-mêmes issus de grandes familles françaises. Une simple formalité donc qui me vaut aujourd'hui de porter ce nom. J'ai grandi à Rouen jusqu'à mes cinq ans, puis à Dieppe. J'eus une enfance sans frère ni sœur, plutôt heureuse, qui s'interrompit hélas brutalement l'année de mes dix-sept ans, à la mort de ma mère. Mon père, pétri de chagrin, lui survécut trois ans jusqu'au début de cette année 1740, me laissant cette fois seul à la tête d'une fortune désormais modeste dont je n'ai jamais bien compris l'origine. L'insouciance de ma jeunesse s'en trouvait fort aise et ne me poussait pas à en savoir davantage. La mort de mon père m'avait laissé moins triste que celle de ma mère tant il était devenu l'ombre de lui-même privé de celle qui avait partagé sa vie pendant de si nombreuses années. Je me consolais de penser qu'ils étaient à présent réunis dans la mort, loin finalement des tourments de ce monde.

De ma petite enfance je garde le souvenir d'une mère aimante et dévouée et d'un père autoritaire mais qui sut m'inculquer très jeune le goût des mots et des livres. Poète à ses heures, il aimait particulièrement faire la lecture à nos hôtes qui étaient nombreux à passer dans notre demeure. Voyageurs de commerce, notables en visite dans leur famille, comédiens même, il en venait de toutes sortes et de tous lieux.

Je me souviens en particulier du printemps 1729. Cette année-là, nous accueillions un anglais qui se présenta sous le nom de Franck-Mary Touare. Il resta chez nous plusieurs mois pendant lesquels il m'impressionna par sa parfaite maîtrise de la langue française et sa faculté à faire lui-même la lecture. Je ne doutais pas au début qu'il fût anglais, puisqu'il utilisait cette langue sans difficulté et qu'il parlait le français avec un fort accent. Mais à mesure que les jours passaient et qu'il me faisait découvrir de nouveaux livres puisés çà et là dans l'immense bibliothèque de mon père, il me sembla que son accent anglais s'émoussait et il finit presque par le perdre totalement avec moi, tandis qu'il le retrouvait le soir venu pendant le repas que nous partagions à la table familiale. Séduit par ma curiosité et ma faculté à apprendre malgré mon jeune âge, il finit

par m'avouer juste avant son départ qu'il était français, que son vrai nom était en fait François-Marie Arouet et me fit jurer de ne pas trahir ce secret, ce que je fis. Il continua au fil des années à correspondre avec moi à ma grande joie. Et c'est naturellement qu'à la mort de mon père je décidai de rejoindre Paris pour lui rendre visite.

C'est ainsi que, sorti malgré moi de la douceur douillette du cocon familial et de l'enfance, je me liais d'amitié avec cet homme qui n'était autre que monsieur de Voltaire, célèbre auteur d'Œdipe. Il m'accueillit à bras ouverts et m'entraîna parfois dans de folles soirées mondaines où il brillait chaque fois par son érudition et sa joie de vivre. Mais il portait comme un étendard sa réputation de fauteur de trouble. Son ambition le dévorait, lui qui savait pourtant si bien capter l'admiration et l'affection des autres. Il ne se satisfaisait ni de ses gloires ni de ses succès passés. Il lui en fallait toujours plus. Et par-dessus tout, il détestait l'injustice. Les gens de la noblesse le fascinaient et paradoxalement il les haïssait parfois. Ainsi en était-il d'un certain Rohan-Chabot, descendant d'une des plus illustres familles du royaume et avec lequel il avait eu autrefois un différend qui l'avait poussé à s'exiler en Angleterre. Il en gardait une rancune tenace contre une certaine noblesse qu'il disait poussiéreuse et sur le déclin, tandis qu'il virevoltait avec élégance, tel un papillon de nuit près d'une chandelle, autour d'une autre plus jeune et plus enthousiaste. Il vouait aussi, et c'est ce qui le caractérisait le plus selon moi, une haine tenace au clergé et à ses institutions, source selon lui d'injustice et de punitions arbitraires.

C'est grâce à lui et à certaines de ses connaissances féminines que je perdus mon pucelage un soir, lors d'une de ces soirées libertines qu'il appréciait particulièrement.

Ma découverte du corps des femmes se fit comme on engage une bataille, avec la même force, la même détermination et le même entrain. Non content de seulement en jouir, je voulus le connaître parfaitement, sans faille, dans ses moindres mystères, me l'appropriier comme on s'approprie une terre étrangère. Ma vaillance et mon enthousiasme me laissaient à penser que je ne me lasserais

jamais de fréquenter de tels champs de bataille, où les corps, loin de s'opposer, finissent toujours par s'unir et se confondre. Les amies de Voltaire qui s'amusèrent d'abord de mon inexpérience, me trouvèrent bientôt si volontaire, performant et martial parfois, qu'elles me décernèrent le grade de colonel. J'étais fier de cette reconnaissance et m'en vantais à qui voulait l'entendre. J'étais pourtant encore loin d'avoir tout vu et tout connu en matière de libertinage et même de femme ! L'avenir me le dirait bientôt.

Un soir que nous étions attablés avec quelques amis proches, François-Marie s'étonna de notre grande convergence de vues sur certains sujets. L'alcool aidant, je me laissai aller à quelques flatteries auxquelles je ne suis pourtant d'habitude que peu enclin.

— J'ai le sentiment que nous sommes d'accord sur le fait que le clergé abuse de sa position dominante et fait barrage à un certain modernisme, me dit-il au hasard d'une conversation.

— Je partage vos idées en ce qui concerne beaucoup de choses, monsieur de Voltaire, dis-je pompeusement avec des accents d'ivrogne.

— Vous avez conscience que cela pourrait vous valoir quelques inimitiés ?

— L'inimitié est l'arme des sots, si vous me permettez... ces gens n'ont souvent pas suffisamment d'esprit pour concevoir que nous en soyons davantage pourvus qu'eux. À vos idées, jusqu'à la mort, dis-je en levant mon verre.

— N'est-ce pas un peu excessif ? remarqua Voltaire en riant.

— J'entends monsieur, que ceux qui nous gouvernent aient la magnanimité de nous permettre de nous exprimer, même s'ils ne partagent pas notre avis sur certaines questions. Et je crois bien que je serais prêt à mourir pour ça !

— Belle idée en vérité, continuez.

— J'ajoute que l'esprit est précisément le point faible de ces personnes, ce qu'ils ignorent puisqu'ils en sont dépourvus. Leur en prêter, ne serait-ce qu'un instant, les pousse à se comporter en hommes savants, ce qui souvent va contre leur nature.

— Vous avez raison, prêter à nos ennemis des vertus qu'ils n'ont pas nous

permet parfois de capter leur attention et d'obtenir d'eux des faveurs qu'ils nous auraient refusées en d'autres circonstances. Prenons garde cependant à ne pas laisser ou trahir nos interlocuteurs de quelque façon que ce soit, car leur courroux serait alors pire que leur indifférence ! Tout l'art consiste à en obtenir plus que ce que nous leur donnons, en leur faisant miroiter qu'ils en auront davantage.

— Quels esprits démoniaques vous animent vous deux ! nous lança l'un de ses amis présents. Diable ! Je ne voudrais pas être l'un de vos ennemis !

— Dieu t'en garde ! dit Voltaire en levant son verre.

Cet ami qui venait d'être nommé commandant en chef du Languedoc et qui fêtait avec nous cette promotion, était tout simplement Louis-François-Armand de Vignerot du Plessis, duc de Richelieu.

Je passai plusieurs mois en compagnie de mes nouveaux amis sans me demander réellement ce à quoi j'emploierai ma vie désormais, quand on me rappela à Dieppe. L'étude de maître le Cuzet, notre notaire, avait semblait-il une communication de la plus haute importance à me faire.

Moins d'une semaine plus tard, il me recevait en grande pompe et avec un air beaucoup plus jovial que la dernière fois que nous nous étions vus.

— Il s'agit d'un testament, dit-il sans ambages.

— Un testament ? Encore ? Y en avait-il donc un autre ? Cela veut-il dire que le précédent est caduc ? Je ne comprends pas...

— Non, dit-il, il s'agit d'un autre testament. Celui de votre grand-oncle, Charles-Hubert de la Fosse. Hélas, c'est une bien triste nouvelle, mais j'ai le regret de vous annoncer son décès survenu le 25 janvier de cette année.

— Le 25 janvier dites-vous ? Mais... nous sommes en Mai ! C'est un délai bien long pour me prévenir. Du reste, je ne comprends pas pourquoi on a daigné me prévenir. Nous n'étions pas proches, c'est le moins que je puisse dire. J'ai bien connaissance qu'il devait résider quelque part aux Amériques mais je crois ne l'avoir jamais rencontré.

— Et bien il semble que vous soyez son seul parent à ce jour. Il a eu deux fils qui sont décédés voici quelques années, il était veuf et en ce qui vous concerne,